

**MACHIAVÉLISME ET PRATIQUE POLITIQUE EN AFRIQUE.
Réflexion sur le régime de la Deuxième République au Congo-Kinshasa (1965-1997)**

Par le Prof. Boniface Ukumu Khotley Ujock

Docteur à Thèse en Sciences Politiques et Administratives de l'Université de Kisangani

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Le machiavélisme est une pensée politique remontant il y a plusieurs décennies voire plusieurs siècles mais ayant caractérisé les pratiques politiques dans plusieurs pays. Et même aujourd'hui, cette philosophie politique caractérise de nombreux régimes, notamment en Afrique.

Un des pays qui a longtemps été régenté sur base de cette philosophie demeure le Zaïre, actuellement la République Démocratique du Congo. Ce pays a connu une longue période de dictature incarnée par son ancien président, Mobutu Sese Seseko. Il s'agit à la fois d'une période de gloire mais aussi marquant une page sombre de l'histoire de ce pays.

Dans cet article, notre analyse comprend deux volets. Dans un premier temps, nous clarifions l'origine de cette pensée politique et son développement dans le temps et dans l'espace. Dans le second volet, nous essayons de montrer dans quelle mesure, le machiavélisme, une pensée née en Occident, a inspiré Mobutu Sese Seseko durant les trois décennies de son règne.

The Machiavellism is a thought politicizes tonic has several decades or even several centuries but having characterized the political practices in several countries. And even today, this political philosophy characterizes many régimes, notably in Africa.

One of the countries that has been domineered a long time on basis of this philosophy stays Zaire, currently the Democratic Republic of Congo. This country knew a long period of dictatorship embodied by its ex-president, Mobutu Sese Seseko. It is at a time about one period of glory but as prominent a dark page of the history of this country.

In this article, our analysis consists of two shutters. In a first time, we clarify the origin of this political thought and its development in the time and in the space. In the second shutter, we try to show in what measure, the Machiavellism, a thought been born in West, inspired Mobutu Sese Seseko during the three decades of his/her/its reign.

Mots clés : Machiavélisme, Zaïre, RDC, Mobutu, Pouvoir.

Keywords : Machiavelism, Zaïre, DRC, Mobutu, Power.

I. PROLÉGOMÈNES A L'ÉTUDE DU MACHIAVÉLISME

On peut trouver dans Machiavel par lui-même de Barincou (1957, p.45) la confession suivante : “durant deux siècles qui ont suivi sa mort, la mémoire de Machiavel a cruellement souffert de la confusion due à deux mots, tous deux infamants machiavélique et machiavélisme. On l’a presque identifié avec son exécration héros, César Borgia. On l’a chargé de tous les crimes : il aurait conseillé le Saint-Barthélemy à Catherine de Médicis, recommandé la religion aux monarques pour mieux assouvir leurs désirs, inspiré le schisme anglican, dressé son Prince à la tyrannie, perfidie et athéisme”.¹

Plusieurs siècles plus tard, force est de constater que ce même jugement semble se perpétuer. En effet, le nom de Machiavel demeure encore aujourd’hui entaché de tous les qualificatifs odieux dont on l’accable habituellement. Bien plus, Machiavel a été proclamé inspirateur de certains chefs d’État au pouvoir actuellement. Pour bien d’autres, le Prince de Machiavel en particulier est le livre de chevet des chefs d’État africains.²

Dès lors, la question qui se pose est de savoir dans quelle mesure les règles de conduite des chefs d’État africains se conforment du modèle que l’on trouve tracé dans l’œuvre de Machiavel particulièrement dans le **Prince**. En outre, l’œuvre de Machiavel n’était pas réduite au seul **Prince**, en quoi d’autres œuvres, notamment : Discours sur la deuxième décade de Tite-Live, Histoire de Florence, Art de la guerre, trouvent-elles un écho favorable dans le chef des chefs d’État africains. C’est à ces deux questions que tente de répondre le présent article.

Comme hypothèses du travail, nous estimons que les chefs d’État africains s’inspireraient du machiavélisme comme règles de conduite relatives à la conquête et à la conservation du pouvoir en minimisant d’autres règles. Ce faisant, et en conséquence, sur toutes les œuvres de Machiavel, le Prince serait la plus importante à les avoir inspiré. Compte tenu de ce qui précède, notre article suivra le plan suivant :

Nous creuserons d’abord ce qu’est la philosophie cachée derrière le machiavélisme : est-il ou non une morale politique ? Ce sera l’objet du chapitre I intitulé “Prolégomènes à l’étude du Machiavélisme ». Nous nous lancerons ensuite dans l’étude du machiavélisme telle qu’on le trouve dans les œuvres de Machiavel.

¹ Cette opinion est partagée entre autres par Léo Strauss (1987, p.7) qui a écrit : « S’il est vrai que toute la science politique pré moderne repose sur les données posées par Socrate » toute la science politique spécifiquement moderne repose sur les données posées par Machiavel ».

² Cfr. Jeune Afrique n°176 du 9/9/1977, pp.16-18.

Enfin, nous essayerons de procéder à un rapprochement entre cette morale politique de Machiavel et la morale politique telle qu'observée chez les chefs d'État africains et en particulier, sous la Deuxième République en République Démocratique du Congo.

Sous ce titre, qui signifie préalable à l'étude du Machiavélisme, nous nous proposons d'aplanir quelques difficultés qui font cercle autour de lui. Il nous faudra répondre aux trois questions suivantes : qu'est-ce que la pratique ? En particulier, la pratique politique ? Le Machiavélisme est-il une morale ? Si non, qu'en est-il ?

I.1. Le machiavélisme : morale ou praxéologie

La morale, on le sait, est une science de l'action, mais de l'action bonne. Elle enseigne à bien agir et à éviter de mal agir. La morale est ainsi la recherche et l'agencement de moyens en vue de réaliser une fin. Le rôle du moraliste consistera donc à indiquer quelles sont les fins morales, c'est-à-dire quelles sont les fins morales qu'un agent doit poursuivre et atteindre. Il va de soi que les moyens auxquels l'agent moral a recours doivent être également estimés bons et non mauvais.

Bref, si la morale est une science de l'action, elle n'est que la science, de l'action bonne. Or, d'autres valeurs que le bien et le mal, notamment l'efficacité peuvent et doivent être prises en compte pour donner à l'action un autre objet. Ainsi, peut-on lire dans Encyclopédia Universalis (1985, Corpus 5, p. 2) : «pour atteindre une fin, plusieurs systèmes peuvent le plus souvent être envisagés ; certains systèmes y conduiront plus sûrement. Ce sera l'objet de la praxéologie. Eu égard à ce qui précède, le machiavélisme pour n'est pas une morale, mais une praxéologie, c'est-à-dire un système dont la base est le principe de l'utilité de l'efficacité, qui veut qu'une action soit bonne ou mauvaise en proposition de sa tendance à accroître ou à diminuer la somme du bonheur public ». (Encyclopédia a Universalis, 1985, p.23).

I.2. La situation politique en Europe et en Italie et la Genève du Machiavélisme

Au XV^e Siècle, eut lieu un courant littéraire et artistique, un courant d'idées connu historiquement sous le nom de "Renaissance". Les hommes de cette époque accordèrent, par une familiarisation assidue à la culture classique, c'est-à-dire au monde intellectuel romain et grec, une importance considérable. Les œuvres antiques furent des modèles et connurent une influence nette sur la pensée des hommes et en particulier sur celle des fractions dirigeantes et des classes cultivées.

Ce changement de l'atmosphère intellectuelle entraîna dans le domaine politique une modification sensible : un peu partout on assistait à l'éclosion de nouvelles unités politiques due à l'unification progressive d'Anciennes seigneuries. Cette tendance est à

signaler en Angleterre, en France et en Espagne. On voulait en fait imiter l'exemple de l'empire romain dont la grandeur et l'unité étaient admirables.

Contrairement à ces trois États, l'Italie, pourtant noyau de la Renaissance, voire « le pays le plus cultivé et le plus riche de l'Europe à cette époque », selon le mot de Mosca (Mosca, G., États, p.52), était très divisé. A elle seule, elle comptait cinq États : le Royaume de Naples, l'État pontifical, le Duché de Milan, la République de Venise ainsi que Florence, patrie de Machiavel. L'émiettement, l'instabilité politique due aux invasions des pays voisins, au népotisme, aux coups d'État, parfois initiés par les papes, telle était la situation qui prévalait en Italie à l'époque de Machiavel.

En 1512, les Médicis arrivèrent au pouvoir en Florence. Machiavel, tombé en disgrâce, mais exaspéré par l'émiettement, interrompt la rédaction du **discours sur la deuxième décade de titlive** pour écrire d'un trait **le Prince** qu'il se proposa d'offrir aux Médicis afin de les conseiller dans le gouvernement de Florence. Les autres œuvres sont **l'Art de la guerre et Histoire de Florence**. La lecture de ses œuvres et en particulier du **Prince** par une décision du concile de Trente, fut mise à l'index : le machiavélisme venait de naître.

II. Le machiavélisme Comme praxéologie et pratique politique

Une lecture attentive des œuvres de Machiavel nous a fait voir que les maximes politiques destinées au Prince s'y trouvent extrêmement éparpillées. Mais cette même lecture nous a permis également de découvrir qu'on peut les regrouper autour de trois piliers que l'on peut considérer à juste titre comme autant de fondements philosophiques du machiavélisme. Car les règles de conduite de Prince en sont logiquement déduites. Ainsi, les règles pratiques politiques du Prince apparaissent tour à tour liées à la conception machiavélique de la nature humaine, à sa philosophie de l'histoire et -à sa conception de la religion.

II.1. La conception machiavélique de la nature humaine : les règles de pratique politique qui en découlent.

La question de savoir ce qu'est la nature humaine a préoccupé Machiavel au plus haut point. L'homme qu'il a cherché à connaître n'est pas cet homme renfermé sur lui-même, qui cherche à se connaître (Montaigne, 1926, p.3), mais l'homme concret, en tant qu'être social, dans ses multiples relations avec autrui. Cette approche objective qu'il a fait sienne dans l'étude de l'homme, il l'étend aux États. «État mon intention d'écrire des choses profitables à ceux qui les entendent, écrit-il, il m'a semblé plus convenable de suivre la vérité effective de la chose que l'image que l'on s'en fait. Plusieurs se sont imaginés des Républiques et des Principautés enfantées qui ne furent jamais vues ni connues (Machiavel, in

Barincou, 1952, p.719). En cela, l'étude qu'entame Machiavel se fonde sur la réalité, sur l'être humain en tant que phénomène au sens husserrien du terme.

Cela étant, quels sont les résultats auxquels est abouti notre auteur dans l'étude de la nature humaine et leurs conséquences sur le plan de la pratique politique ? Pour lui, que l'homme soit envisagé dans sa condition humaine passée, présente ou à venir, demeure toujours le même par sa nature : « ce qui doit porter à juger de l'avenir par le passé, dira-t-il, c'est de voir une nation consacrée le même caractère, être constamment avare ou de mauvaise foi et de développer sans cesse les mêmes vices et les mêmes vertus ». (Machiavel, in Barincou, p.419).

La préoccupation de Machiavel est donc de savoir, si l'on peut décrire l'homme non par sa stature, son aspect extérieur, mais par des « lois », pour reprendre sa propre expression, auxquelles la nature obéit, et toujours les mêmes dans les circonstances similaires, repérables à toutes les époques et en tous lieux.

C'est ainsi que pour lui, la nature humaine est foncièrement mauvaise : « quiconque veut fonder un État et lui donner des lois, dit-il, doit supposer d'avance les hommes méchants, et toujours prêts à montrer leur méchanceté ; toutes les fois qu'ils en trouveront l'occasion. Si, ce pendant demeure caché pour un temps, il faut l'attribuer à quelque raison qu'on ne connaît point, mais le temps qui, comme on dit, est père de vérité, le met ensuite au grand jour » (Machiavel, 1959, p.476).

La méchanceté ainsi entendue se manifeste et s'observe quand l'homme cherche à satisfaire ses intérêts ou lorsqu'il se trouve lésé. Aussi écrit-il dans le Prince : « qui veut faire profession d'homme de bien, il ne peut éviter être détruit entre tant d'autres (Machiavel, 1959, p.97).

Cette méchanceté s'accompagne de la lâcheté : pris en masse, ils (les gens du peuple) sont puissants; isolés et chacun d'eux venant à réfléchir sur un danger personnel, ils deviennent lâches et faibles (Barincou, 1952, p.105).

Un autre trait de la nature humaine est que les hommes sont versatiles, ils s'affligent du mal et se lassent du bien, leurs appétits s'accroissent au fur et à mesure qu'ils arrivent à les satisfaire. « Cette passion ne les abandonne jamais à quelque rang qu'ils soient élevés. La nature nous a créés en effet avec la faculté de tout désirer, et, l'impuissance de tout obtenir; en sorte que le possédé (sic) est mécontent et le possesseur pas satisfait. Il s'ensuit une volonté de changer, les uns désirent acquérir, d'autres craignent de perdre ce qu'ils ont acquis; on en vient aux inimitiés, puis à la guerre, et de la guerre la ruine d'un pays et l'élévation de l'autre (Machiavel, in Barincou, 1952, p.461).

Bien plus, les hommes sont simples et naïfs. Devant un fait, une conduite, ils s'arrêtent la constatation et ne vont guère loin dans la réflexion: "tout le monde voit ce que tu es par dehors, mais bien peu ont le sentiment de ce qu'il y a dedans" (Machiavel, 1959, pp.111-113). De même, la naïveté des hommes ne les pousse, qu'à considérer d'un acte qu'à son résultat, cela étant particulièrement vrai des actes d'un Prince. Que le Prince se propose pour but, de vaincre et de maintenir son État; les moyens toujours estimés honorables et loués de chacun. "Car le vulgaire ne juge que ce qu'il voit et ce qui advient. Or, en ce monde, il n'y a que le vulgaire" (Machiavel, 1959, p.112).

Bref, les hommes ont une nature invariable. Ils sont méchants, versatiles, médiocres, lâches, ingrats, cupides, insatiables, naïfs. De cette connaissance de la nature humaine, Machiavel aboutit naturellement à recommander des règles de pratique politique au Prince.

Le Prince doit recourir à la cruauté. Sans la cruauté, les lois, les injonctions de toutes sortes resteraient lettre morte. "Le Prince donc, ne se doit pas se soucier d'avoir le mauvais renom de cruauté pour tenir ses sujets en union et en obéissance, car faisant bien peu d'exemples, il sera pitoyable que ceux qui, paraissent trop miséricordieux laissant se poursuivre les désordres, desquels naissent meurtres et rapines" (Machiavel 1959, pp.103-104). D'ailleurs, "les hommes hésitent moins à nuire à un homme qui se fait aimer qu'à un autre qui se fait craindre, car l'amour se maintient par un lien d'obligation; lequel, parce que les hommes sont méchants, là où l'occasion s'offre de profit particulier, il est rompu mais la crainte se maintient par une peur de châtement qui ne s'éloigne jamais" (Machiavel, 1957, p. 502). Cette cruauté, utilisée au nom de l'ordre public, ne nuit du reste qu'à quelques citoyens qui n'ont pas peur de représailles et cherchent coûte que coûte à assouvir leur intérêts égoïstes.

Cependant, l'usage de la cruauté doit résulter de la sagesse, de la sagacité du Prince • Cartes, l'idéal serait de se faire aimer, mais la connaissance de la nature humaine montre qu'il est plus sûr de se faire craindre que de se faire aimer

Le Prince tout en inspirant la crainte doit cependant éviter de se faire haïr, de s'attirer la haine. Cela est possible s'il ne ravit pas à ses sujets leurs biens, leurs biens et leurs femmes. La cupidité humaine fait en effet que "les hommes oublient plutôt la mort de leur père que la perte de leur patrimoine" Machiavel, 1959, p. 106).

La connaissance de la nature humaine commande aussi au Prince de vivre dans l'intégrité ou de recourir à la force. L'intégrité consiste à se servir des lois pour sanctionner,

Cette manière de combattre est propre aux hommes. L'emploi de la force est une autre manière de combattre, mais propre aux bêtes. Ici le Prince doit être un fin raisonneur. Il lui faut en effet choisir entre les lois, la ruse et l'intimidation. "Il doit se montrer assez renard pour se reconnaître les filets et suffisamment bon pour faire peur aux loups" (Machiavel, 1959, p.108). Autrement dit, l'observation des règles de la morale ordinaire n'est pas toujours payante ; elle peut même mener sûrement à la ruine un pays, et un Prince.

Tel est le premier critère, celui du bien public qui fonde l'usage des "lois, de la cruauté, de la ruse et de l'intimidation".

Le deuxième critère qui, selon Machiavel, ne fait qu'un avec le premier, concerne la sécurité et son maintien au pouvoir. En ce qui concerne la sécurité du Prince, la méchanceté ou le danger à redouter est particulièrement celui qui peut venir d'anciens Princes renversés et de l'élite politique ambitieuse, et/ou des "grands" qui sans cesse, rêvent de conquérir ou de reconquérir le pouvoir.

Le maintien de l'ordre public et du Prince au pouvoir, la conquête du pouvoir, tout cela exige non seulement la sagacité du Prince, l'usage des lois, de la ruse et de l'intimidation, mais aussi et surtout le concours d'une armée. "Les principaux fondements qu'aient tous les États sont les bonnes et belles armées » (Machiavel, 1995, p.76).

Machiavel est tellement convaincu de l'importance et du rôle d'une armée qu'il insiste sur l'intérêt que tout Prince doit lui porter comme un devoir politique et moral. « Un Prince donc ne doit pas avoir autre objet, ni penser, ni choisir autre art que le fait de la guerre et l'organisation et discipline militaire; car c'est le seul art qui appartienne à ceux qui commandent, ayant une si grande puissance que non seulement il maintient ceux qui sont princes, mais bien souvent fait monter à ce degré les hommes de simples" (Machiavel, 1959, pp. 92-93).

La nature humaine telle que décrite ci-dessus ne se réduit pas cependant, selon Machiavel, à ces aspects négatifs, on peut déceler aussi en elle quelques traits généraux et passagers qui puissent servir de base au renouveau de l'humanité. Ainsi, il arrive qu'au milieu de tant de méchanceté, un sentiment d'admiration, d'affection, de gratitude se fasse jour. L'histoire confirme ces moments sporadiques d'affection et de respect. "On dit, dans les anciennes histoires de Venise, que les galères de cette ville y étant rentrées, il s'élève une rixe entre leurs équipages et le peuple. La force publique, le crédit des principaux citoyens, la crainte de magistrats, rien ne pouvait arrêter ce désordre, lorsque l'on vit tout à coup les gens

de mer se retirer, à la simple apparition d'un gentil homme qui avait gagné leur affection en les commandant l'année précédente" (Machiavel, cité par Barincou, 1957, p.672).

D'autre part, l'homme méprise certains actes, ce qui est une façon d'admirer la grandeur et juger favorablement. « Toutes les fois qu'un prince, écrit-il, ne garde au moins du mépris, il est balayé » (Machiavel, 1959).

Un autre trait aussi surprenant, c'est la révolte devant l'injustice, même quand ils n'en souffrent pas eux-mêmes directement. Ils acceptent des sacrifices lorsqu'il s'agit de l'intérêt de tous, pourvu que les lois soient observées par ceux qui sont chargés de l'exécuter. « Sans être justes eux-mêmes, ils tolèrent toutefois mal l'injustice du pouvoir » (Machiavel, cité par Barincou, 1957, pp.671-172).

De la découverte de ces côtés positifs de la nature humaine, la morale politique ne commande pas seulement au politique d'axer son action sur la seule éducation, mais elle lui impose également de le compléter en s'acquittant d'autres devoirs qui suscitent la participation politique de toute la nation. Et la participation politique n'est possible que si le prince se fait aimer. Pour cela, il doit être libéré, mais non prodigue ; il doit éviter d'être estimé variable, léger, efféminé, de peu de courage et résolution ; « il doit parachever hautes et magnanimes entreprise, donner de son exemple dignes de mémoire » (Machiavel, 1959, p.189). Il doit s'entourer de gens de talent, signe par lequel on reconnaît un chef et honorer ceux qui excellent en chaque art (agriculture, commerce, toute autre activité humaine) (Machiavel, 1959, p.146).

II.2. La philosophie machiavélique de l'histoire et ses conséquences dans la pratique politique.

La philosophie machiavélique de l'histoire s'est dégagée à partir de son expérience et surtout de ses lectures des auteurs anciens. Ici encore, Machiavel prête une attention soutenue aux constantes.

L'histoire n'est donc pas pour notre auteur une succession disparate des faits, mais une évolution ayant une direction bien définie. C'est ainsi que l'État naît, grandit et meurt.

En outre, pour Machiavel, philosophe de l'histoire politique, les États quels qu'ils soient et où qu'ils se trouvent, passent nécessairement de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'aristocratie, de l'aristocratie à l'oligarchie, de l'oligarchie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie et le cycle reprend. Il y a donc au total six gouvernements dont trois mauvais (tyrannie, oligarchie et anarchie) et trois bons (monarchie, aristocratie, démocratie).

Le législateur qui choisit un des trois bons gouvernements doit savoir qu'il le constitue pour peu de temps, car "nulle précaution ne peut empêcher que chacune de ces trois espèces ne dégénères en son espèce correspondante (Barincou, 1957, p. 390). L'idéal est donc de chercher à trouver une synthèse en provenant les éléments positifs à chacun de ces trois gouvernements. Le gouvernement le meilleur pour Machiavel est donc celui issu de la synthèse de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie. Ainsi donc, l'histoire pour Machiavel est un perpétuel recommencement. Politiquement, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. L'histoire bien étudiée fournit aux princes d'inappréciables leçons politiques.

II.3. La conception machiavélique de la religion et son incidence la pratique politique

Ici encore, Machiavel recourt à la méthode objective qu'il a déjà utilisée dans l'étude de la nature humaine, comme méthode d'approche de la religion. La leçon des faits et l'étude comparée des religions, soutenue par une philosophie de l'histoire l'ont amené à souligner le caractère pratique de la religion.

Le côté pratique est dû au fait que la religion, à travers sa morale chrétienne, constitue un point d'appui solide pour la politique. Aussi, l'origine de la religion, la qualité de ses enseignements, la vérité de ses dogmes n'ont-elles pas d'intérêt pour Machiavel. Seule est envisagée son utilité ainsi que le laisse entendre ce passage du discours (p.414)... Tout ce qui tend à favoriser la religion doit être le bienvenu, quand bien même on en reconnaîtrait le fausseté ; et on le doit d'autant plus qu'on a plus de sagesse et de connaissance de la nature humaine. L'utilité de la religion consiste en ce qu'elle prône l'amour, la cohésion entre les hommes... Il est du devoir des princes et des chefs d'une République de maintenir sur ses fondements la religion qu'on y professe : car alors, rien de plus facile que de conserver un peuple religieux, et par conséquent bon et uni. Machiavel fait ainsi de la religion un instrument de la politique ; la religion est un moyen, un instrument puissant de la domination, en somme l'opium du peuple.

Cela étant, l'église doit assumer uniquement le pouvoir spirituel et rien que cela, sans se mêler des affaires temporelles. Sans quoi, l'État n'est plus souverain. En effet, un pays ne peut être véritablement uni et prospère que lorsqu'il n'obéit qu'à un seul gouvernement (discours, p.443).

III. MACHIAVÉLISME ET PRATIQUE POLITIQUE SOUS LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE EN RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO

On sait que le véritable enjeu de Machiavel, en écrivant son **Prince**, était de proposer à un chef exceptionnel qu'il a appelé "Prince nouveau" de faire sortir l'Italie et en particulier Florence, de la décomposition politique dans laquelle elle se trouvait. Cela sera

possible si ce prince arrive au pouvoir et le conserve le plus longtemps possible. Et comme préalable, il demande au Prince nouveau de connaître la nature humaine, de la philosophie de l'histoire et de savoir utiliser la religion comme auxiliaire de la politique. Ces grâce à ces conditions et seulement grâce à ces conditions qu'il pourra « ressusciter » l'Italie.

Kamana (1980, pp.551-555) analysant cette situation a écrit : « l'essentiel étant d'être là et de durer tout le reste apparaît accessoire. C'est ce qu'il appelle « pragmatique d'autoconservation », logique interne de nos appareils de direction. Malheureusement, cette hantise d'être renversé habite constamment nos chefs d'État au point que cette remarque de Werner (1973, pp.295-318) peut s'appliquer à eux « Machiavel est un révolutionnaire, mais un révolutionnaire qui vise à la stabilité, l'immobilisme même. Durer, telle que sa hantise ». En d'autres termes, il ne s'occupera guère comme il se doit de la tâche combien difficile du bien commun. On ne s'étonnera donc pas que n'ayant retenu du machiavélisme que la méchanceté des hommes et les règles de conduite pour assurer leur éternité au pouvoir, les secteurs de la vie nationale soient relégués au second plan. Du reste, à partir de cette méchanceté supposée de l'homme, les chefs d'État ont comme autre occupation principale, l'organisation des services de sécurité. Ils sont en effet convaincus que l'homme en général, et l'élite politique en particulier, guettent toute occasion favorable pour s'emparer du pouvoir. Machiavel ne dit-il pas que « les hommes sont toujours prêts à montrer leur méchanceté toutes les fois qu'ils en trouveront l'occasion ? » (Barincou, 1957, p.476). De plus, tout est mis en œuvre pour fragiliser l'opposition soit par la corruption, soit par l'emprisonnement, soit par l'assassinat ». Machiavel (1959, p.114) avait déjà dit : « quant aux grands », il importe de les ménager le plus possible « ou encore » quant aux hommes puissants, ou il ne faut pas les touchers, ou quand vous les touchez, il faut les tuer (Barincou, 1957, p.1495).

Par ailleurs, rappelons-le, pour Machiavel, à la suite de Rousseau (1959, p.168), l'État naît suite à un contrat social pour se défendre contre des ennemis extérieurs. Les politiques africains ont adopté cette philosophie machiavélienne de l'histoire. C'est ainsi qu'il est courant, si pas toujours, de voir nos chefs d'États se proclamer « pères fondateurs » de leurs États. Selon eux, sans eux, leurs États n'auraient jamais existé. Ils sont les artisans de l'existence de leurs pays. Quoi d'étonnant de les voir, eux et leurs membres de clan, se comporter comme les seuls bénéficiaires de presque toutes les richesses de leurs pays. Parlant du Zaïre, Rymenan (1980, pp.295-311) écrivait à ce sujet : « la confrérie régnante est le second cercle du pouvoir.

Ses membres, choisis pour leur affinité ethnique ou régionale, ou pour leurs représentativité ou intellectuelles se partagent les fonctions importantes de la vie publique.

Le colonel Mobutu, en prenant le pouvoir le 24/11/1965 se considérait exactement comme le « prince nouveau » de Machiavel qui veut sauver son pays du désordre qui caractérise le Congo à l'époque. « Qui : dit-il, quand on a vécu les balbutiements de l'indépendance du Congo, quand on a eu la jeunesse que j'ai eue, reçu des coups de fouets et connu du mépris, on ne peut être que nationaliste » « Remi Lieux, 1989), c'est-à-dire « prince nouveau ». Le désordre auquel Mobutu fait allusion ici concerne les différentes sécessions et rébellions qu'a connues le Congo et surtout la situation créée au sénat et à la chambre des députés lorsque le Président Kasa-Vubu à la veille des élections de 1965 destitue le Premier Ministre Tshombe et désigne à sa place Évariste Kimba.

Par ailleurs, Machiavel disait que l'armée, non seulement maintenant au pouvoir ceux qui y sont déjà, mais y élevait même ceux qui sont de modeste extraction. Ce fut le cas de Mobutu. En effet, son père, de son aveu, était « cuisinier, employé chez les missionnaires capucins de Molegbe » (Rewilieux, J.C., 1989, p.96). C'est donc grâce à l'armée que Mobutu, même d'origine modeste est parvenu à conquérir le pouvoir. (Werner (1973, pp.295-311).

Selon Machiavel, la connaissance de la nature humaine qui est foncièrement mauvaise, doit amener le prince à recourir à la force pour sauver son pays et se conserver le pouvoir. Mais, ajoute-t-il, il faut être en même temps lion, c'est-à-dire utiliser la force brutale, et renard, c'est-à-dire recourir à la ruse. En ce qui concerne Mobutu, bien des faits montrent qu'il a été lion et qu'il a dû d'abord se doter d'une armée qu'il a ensuite engagée dans les batailles pour la conservation de son pouvoir. En 1963, Jean Schramme attaque Kisangani, Kindu, Bukavu. La même année Bob Denard attaque Luashi et Kitenge. C'est par la défaite militaire qu'ils sont battus. En 1977 et en 1978, il y a les deux guerres de Shaba dont le but avoué était de renverser le régime de Mobutu.

Mais c'est à la ruse, qu'on peut appeler en terme contemporain, l'idéologie dont Mobutu s'est servi pour conserver le plus longtemps son pouvoir.

Dès le départ, on trouve le corps des volontaires de la République, dont la mission était de défendre la révolution naissante par l'éducation populaire. En 1967, c'est la création du M.P.R. Officiellement, le M.P.R est créé parce que « le peuple aspirait à une mobilisation politique pour aider au développement, mais en même temps, l'idée même de parti politique provoquait en lui méfiance et répulsion » (Remilieux, 1989, p.).

S'il n'y a pas de multipartisme, c'est parce qu'il favorise l'apparition des forces centrifuges et coïncide avec le retour de pogroms. D'ailleurs, le peuple Zaïrois réclame le droit à la différence. Mais en était-il réellement ainsi ? Puisque d'années en années, le M.P.R,

garde-fou de la colère populaire finira par voler en éclats. Même le recours à l'authenticité, un autre discours idéologique ne passera pas tout entier.

Un autre aspect du machiavélisme de la morale politique de Mobutu, c'est le recours à la cruauté. Grâce à celle-ci, dit Machiavel, le prince assure sa sécurité et conserve le pouvoir. Si on se souvient que selon Machiavel l'homme est méchant et qu'il faut cette méchanceté de conquérir ou de reconquérir le pouvoir, ce critère du recours à la cruauté devient important pour la sécurité du prince et de la conservation du pouvoir.

On peut dire que cette situation a correspondu à celle de la sécurité du Président Mobutu et de la survie de son régime face à l'opposition. Dès la prise du pouvoir par Mobutu, il ne s'est jamais montré tendre vis-à-vis de l'opposition. On se souviendra de la pendaison publique d'Évariste Kimba et ses compagnons ANANY, de la mort de Colonel Kalume et consorts, de nombreuses condamnations à mort par accoutumance. Mais on notera la création de multiples services secrets dont l'unique but était d'assurer la sécurité de Mobutu et de son régime. Ils avaient comme méthode la torture, les assassinats. Machiavel ne disait-il pas : « ...le vulgaire (i.e le peuple) ne juge que ce qu'il voit. Or, en ce monde, il n'y a que le vulgaire » (Machiavel, 1959, p.112).

Mais officiellement, Mobutu minimisait l'opposition. Celle-ci était pour lui d'« épisodiques manifestations estudiantines ». Dans ce cas, il fallait, pour les contenir, éviter des débordements et les dérapages (c'est-à-dire, il faut les contenir militairement) et examiner attentivement le bien-fondé des revendications (Remilieux, J.C., 1989, p.103), ou alors elle était constituée de réfugiés économiques qui font passer de temps en temps un communiqué vengeur dans un tel ou tel quotidien belge, français, américain hostile au Zaïre » (Remilieux, J.C., 1989, p.103).

Une autre règle de la morale politique chez Machiavel, c'est « parachever hautes et magnanimes entreprises pour donner de son exemple dignes de mémoire » (Machiavel, 1959, p.139). C'est là peut-être une règle du machiavélisme que Mobutu a bien assimilée. Il voudrait tout entreprendre : le barrage d'Inga, la Sozacom, le domaine de la N'Sele, le C.C.I.Z, etc.

Enfin, en matière de religion, la conception de Mobutu était exactement celle de Machiavel. En effet, pour Machiavel, la religion doit se limiter à son domaine, celui du spirituel, et éduquer la population. De même, pour Mobutu, il y a une nette ligne de démarcation entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. On se souvient de conflits qui avaient éclaté entre l'État et l'église lorsque celle-ci voulut protester contre la décrispation des noms propres exigée par l'État.

CONCLUSION

Nous voici au terme de nos réflexions axées sur le machiavélisme et la pratique politique en Afrique : Expérience de la Deuxième République en République Démocratique du Congo. A travers ces réflexions, nous avons mis en exergue le fait que les règles de conduite que nombre de chefs d'État africains ont adoptées ressemblent s'inspirer de la philosophie que renferme « la Prince » et les autres œuvres de Machiavel, notamment le discours sur la 2^e décade de Tite-Live, art de la guerre et l'histoire de Florence. Le Machiavélisme, comme nous l'avons démontré, a particulièrement caractérisé la pratique politique sous la Deuxième République en RDC.

Dans un premier temps, nous avons expliqué que le Machiavélisme est une praxéologie, c'est-à-dire une théorie de l'action politique visant l'efficacité dans le but de faire parvenir le bien public. A ce titre, il n'est donc pas une morale.

Mais, quelle est l'essence du machiavélisme ? On peut répondre d'un mot en disant qu'il est l'ensemble maximes politiques adressés au « Prince nouveau pour sauver l'Italie du désordre dans lequel elle se trouvait à l'époque de Machiavel ».

C'est l'ensemble de ces maximes, ou si l'on veut le Machiavélisme, que nous avons mis à jour. Cela a constitué le deuxième moment de ce travail du terme du troisième moment, (c'est-à-dire au troisième moment), nous avons repéré comme résultat de notre étude, les points de ressemblances entre le machiavélisme et la morale politique en Afrique. Voici ces points de ressemblances qui constituent les résultats de notre étude :

- Le désordre qui avait prévalu en Italie est mutatis mutandis, semblable, semblable à celui de l'Afrique, c'est la raison principale qui fait que les chefs d'État s'inspirent du Prince de Machiavel ;
- Les hommes sont foncièrement mauvais, au quelle que soit l'époque ou le lieu par rapport auxquels on les observe ; en outre ;
- Ils sont ingrats, insatisfaits ; ambitieux sont visés ici particulièrement les princes déchus ou la chute politique, les grands » comme le dit Machiavel ;
- Cependant, les mêmes hommes peuvent se montrer administratifs, reconnaissants, mais, hélas, très rarement. De ce qui précède, pour Machiavel comme pour les chefs d'États africains ;

- La voie par excellence pour la conquête du pouvoir et sa conservation, c'est la cruauté ;
- Le Prince doit focaliser toute son attention sur l'art militaire qui porte au pouvoir, même des gens de très basses extractions ;
- Il faut « assigner » les grands ; mais quand on touche à eux, il faut les tuer ;
- L'histoire étant un perpétuel recommencement et que le meilleur gouvernement étant celui du mélange de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie, on trouve en Afrique des régimes hétéroclites, ne s'apparentant guère au nom de démocratie dont ils s'affublent ;
- Enfin, la morale chrétienne, contenue dans la religion et, qui enseigne l'humilité, la soumission est, très souvent une auxiliaire de la politique.

S'agissant en particulier de la République du Zaïre, nous avons montré que : Son « Prince nouveau », le Général Mobutu était arrivé au pouvoir, tel que le recommande Machiavel, grâce à l'armée, c'est-à-dire les compagnons de la révolution. Et comme l'avait bien noté Machiavel, grâce à l'armée même si l'on est de basse extraction, on peut arriver au pouvoir, c'est le cas du Président Mobutu.

- Pour la conservation du pouvoir, la cruauté, la duplicité, le mensonge, sont des règles de conduite conseillées par le secrétaire florentin. En République du Zaïre, ces préceptes également respectés ;
- Que les tortures étaient perpétrées au nom de l'ordre public, de la sécurité publique, en réalité pour maintenir une seule personne au pouvoir ; sans compter le rôle important de l'idéologie (idéologie consistant en discours de cocufiage de l'exploitation du peuple sans qu'il s'en rende compte) du M.P.R ;
- Enfin, pour Machiavel, le « Prince nouveau » doit accomplir des grandes œuvres. Le Président Mobutu semble avoir suivi ce conseil en étant Président-Fondateur de tout : Inga, Sozacom, Unaza, etc.

Observons pour finir que grâce à des courants d'idées qui remettent des valeurs telles que la dignité humaine, les droits de l'homme, la pratique politique en Afrique semble se frayer à petit un chemin vers la voie qu'indiquent ces courants.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE

I. Ouvrages

- Machiavel, N., *Le Prince, traduction de Gohory*, Paris, A.Colin, 1959.
- Barincou, G., *Œuvres complètes de Machiavel, _traduction de la Pléade*, Paris, Gallimard, 1952.
- Barincou, E., *Machiavel par lui-même*, Paris, Seuil, 1957.
- La Pierre, T., *Essai sur le fondement du pouvoir politique, _Aix-en-Florence*, Orphys, 1958.
- Montaigne, *Essais*, Paris, Flammarion, 1926.
- Mosca, G., *Histoire des doctrines politiques depuis l'antiquité*, Paris, Foyot, 1955.
- Pose, A., *Philosophie du pouvoir*, Paris, P.U.F., 1948.
- Remilieux, J.C., *Mobutu, dignité pour l'Afrique*, Paris, Albin Michel, 1989.
- Strauss, L., *De la tyrannie*, Paris, Gallimard, 1954.

II. Articles de revue

- Kanana , « La révolution indispensable » in *Zaire-Afrique*, n°149, nov.1980, pp.551-555.
- Payot, E., « Rousseau et Machiavel » in *Études philosophiques*, n°1, 1949, pp.8-12.
- Rumenan, J., « Classe sociales et économie en Zaire ou comment le sous-développement enrichit les gouvernements » in *Genève-Afrique*, vol.18, n°1400, pp.47-53.
- Ternier, E., « Machiavel et Platon » in *revue de métaphysique et de morale*, n°3, 1973, pp.255-311.